



**HAL**  
open science

**Arlette Jouanna, Montaigne, Paris, Gallimard, 2017**

Bruno Restif

► **To cite this version:**

Bruno Restif. Arlette Jouanna, Montaigne, Paris, Gallimard, 2017. Annales. Histoire, Sciences sociales, 2017, p. 852-855. halshs-02963491

**HAL Id: halshs-02963491**

**<https://shs.hal.science/halshs-02963491>**

Submitted on 10 Oct 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

. Dans les *Annales. Histoire, Sciences Sociales*. 72<sup>e</sup> année, n° 3, 2017, p. 852-855 :

**Arlette JOUANNA, *Montaigne*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Biographies », 2017, 459 p.**

Cette nouvelle biographie consacrée à Michel Eyquem de Montaigne s'insère dans un paysage historiographique particulièrement dense, d'autant que l'auteur des *Essais* et du *Journal de Voyage* a suscité, du fait même des caractéristiques de ses écrits, de nombreux travaux de type biographique. Trois ans seulement avant la parution du présent ouvrage, Philippe Desan a consacré à Montaigne une monumentale « biographie politique » qui, pour n'être pas entièrement convaincante, présentait l'avantage d'être fortement articulée autour d'une problématique, soulignant d'une façon (trop ?) nette l'importance des préoccupations politiques de l'écrivain<sup>1</sup>. Le défi que s'est lancé Arlette Jouanna était donc majeur, car en faisant le choix d'un retour à une biographie plus classique elle se condamnait à traiter ces « lieux rhétoriques codifiés en autant de lieux communs » qui constituent inévitablement la « biographie montaignienne », pour reprendre les formules employées par Jean Balsamo dans sa longue recension du livre de Ph. Desan<sup>2</sup>, alors qu'Hugo Friedrich, Jean Starobinski et Ph. Desan avaient proposé des approches plus originales.

Il est probable qu'A. Jouanna ait pris ce risque parce qu'elle souhaitait inciter un assez large public, friand de biographies des célébrités politiques et littéraires, à pratiquer une « lecture amicale » de Montaigne, source d'un « échange fraternel » (p. 357) avec lui – son œuvre étant « de nature fondamentalement dialogique » (p. 353) – ainsi que d'une émancipation du jugement. Cet objectif est parfaitement louable, mais il présente quelques contreparties qui ne sont pas mineures. Tout d'abord, la quatrième de couverture peut inquiéter par la dimension utilitariste qui y est employée, présentant Montaigne comme « notre contemporain » parce qu'il « en appelle à la 'raison publique' pour transcender les intolérances », formule qui séduira un large public qui attend souvent des historiens un discours rassérénant et une utilité idéologique immédiate, au risque de les réduire au rôle d'intellectuels organiques. L'auteure rassure le lecteur critique dans un épilogue en affirmant que « Montaigne ne propose aucune leçon » (p. 354), invitant à penser et non pas offrant un prêt-à-penser, ce qui est fort différent, mais l'ambiguïté n'est pas totalement levée.

Le choix éditorial qui vient d'être indiqué se paie aussi par une relative discrétion sur les enjeux historiographiques, l'auteure se contentant en la matière de vagues allusions dans le corps du texte, si bien qu'il faut mener en permanence une lecture parallèle du texte lui-même et des notes bibliographiques qui figurent p. 365-421. Pour les mêmes raisons éditoriales, les questions les plus complexes sur le « moi » montaignien ne peuvent être serrées de très près, et, corrélativement, les interrogations sur le statut des *Essais* ne peuvent être particulièrement poussées. Or les *Essais* constituent une élaboration littéraire complexe, ce que montre partiellement A. Jouanna, si bien que leur utilisation comme source pour écrire la biographie de Montaigne pose d'importants problèmes méthodologiques. À ce sujet, on peut penser que le choix qui consisterait à insister davantage sur la complexité du rapport entre des sources, nécessairement construites, et une écriture de l'histoire qui doit prendre en compte cette construction pourrait aussi être un moyen d'inciter un assez large public, sollicité sans cesse par un flot d'informations continu, à développer son esprit critique. Signalons enfin que l'ouvrage n'apporte pas de révélation archivistique.

La principale originalité de cette biographie réside dans le choix revendiqué d'en faire une œuvre historienne, fortement articulée à la production historique française de ces dernières décennies, alors que la grande majorité des recherches consacrées à Montaigne sont effectuées par des spécialistes de la littérature et de l'histoire des idées. Sur ce point, le savoir-faire et

l'érudition d'A. Jouanna font merveille. Ce livre affine de façon parfois très nette ce qui avait pu être écrit à propos de Montaigne et des questions nobiliaires, incluant gestion de la seigneurie, réseaux et enjeux culturels, ainsi que sur son insertion dans le monde de la magistrature et des institutions bordelaises, sans oublier l'évolution de ses attitudes politico-religieuses en fonction de la diffusion du protestantisme dans le Sud-Ouest. Il faut toutefois rendre justice à P. Desan qui avait eu le souci de replonger Montaigne dans les contextes politique et diplomatique, mais sa biographie sous-estimait le poids des questions religieuses, alors même qu'il avait dirigé un intéressant *Montaigne et la théologie* (2008), et elle en présentait une vue un peu trop cavalière, alors que le contexte politico-religieux diffère nettement dans les années 1560 de ce qu'il est dans les années 1580. En pratiquant une lecture plus précise de l'évolution des contextes politico-religieux au plan local et au plan national, A. Jouanna saisit aussi finement qu'il est possible les inflexions des positions de Montaigne, y compris à travers les très brèves allusions et même les non-dits de celui-ci, par exemple à propos de la Saint-Barthélemy.

L'auteure pense que l'habitus du magistrat qui examine « les versants antagonistes d'un même argument » (p. 56) a dû jouer un rôle important dans la structuration de la pensée de Montaigne. Elle montre également les contradictions d'un personnage qui nourrit une incontestable ambition politique et sociale tout en étant fasciné par la contestation politique (mais socialement marquée par son ancrage dans le milieu des élites) qui fonde le *Discours de la servitude volontaire* de son ami Étienne de La Boétie, au point d'avoir eu le projet de faire de ce texte le centre des *Essais*. Elle reprend la fameuse question de l'entretien avec un Tupinamba, en soulignant les incohérences chronologiques. Mais Montaigne n'aurait-il pas procédé sur ce sujet, comme sur d'autres vraisemblablement, à une reconstruction, l'objectif des *Essais* n'étant sans doute pas de livrer une « autobiographie » au sens où nous l'entendons ? Ce qui est dit dans l'œuvre peut néanmoins être tout aussi « vrai » s'il s'agit de « peindre » un « moy » se révélant à partir de telles rencontres, réelles ou fictionnelles... ou pour partie les deux.

Montaigne paraît avoir eu des positions variables sur un même sujet au cours de sa vie, ce qui entre en écho avec la constitution des *Essais*, qui accumulent de façon un peu désordonnée informations et remarques, et en dissimulent certainement d'autres. Montaigne s'est essayé... par exemple à la traduction de la *Theologia naturalis* de Raymond Sebond, qu'il aurait promise à son père et qu'il publie à Paris en 1569. Mais Sebond développe un rationalisme, appuyé sur la science, qui fonderait seul la foi, position que Montaigne atténue un peu à travers sa traduction, puis avec laquelle, quelques années plus tard, il prend de très nettes distances dans une longue « apologie » qui n'en a que le nom. L'auteur des *Essais* semble finalement s'inspirer de la théologie négative et d'une forme d'anti-intellectualisme, un peu dans la lignée de Lefèvre d'Étaples, auxquels il articule partiellement (et partialement) la conception aristotélico-thomiste de la forme, mais sans trancher vraiment la question de l'essence du « moi ». Cela produit une ontologie fortement marquée par le scepticisme, comme l'avait souligné Jan Miernowski en 1998, et étroitement liée à une mélancolie, bien mise en évidence par Michael Screech en 1992. Sur ces sujets, A. Jouanna n'apporte pas vraiment de réflexions supplémentaires, résumant en termes facilement compréhensibles les principales analyses menées par d'autres auteurs.

La chronologie des années 1570 reste obscure, même si l'auteure récapitule les informations contextuelles dont nous pouvons disposer. Quand et pourquoi Montaigne a-t-il véritablement transformé les *Essais* en recherche du « moi » ? Pour A. Jouanna, l'une des clés est religieuse, ce qui paraît certain car Montaigne adopte le scepticisme d'inspiration pyrrhonienne diffusé par Gentian Hervet, un proche du cardinal de Lorraine. Ce « mélange de pratique catholique très traditionnelle et de libre questionnement » qui le caractérise n'est donc

pas si « extraordinaire » (p. 176), et son insistance sur la foi ne le rapproche pas nécessairement des protestants (p. 174). En effet, Hervet et Montaigne n'opposent pas la foi aux œuvres mais à la raison, parce que sur la question si essentielle de l'Eucharistie, trop absente du présent livre, la polémique calviniste utilise une argumentation rationaliste, ce qui peut contribuer à expliquer que Montaigne interroge les luthériens allemands sur l'ubiquisme. Précisément, A. Jouanna présente de façon convaincante le voyage en Allemagne et en Italie comme un prolongement des interrogations qui caractérisent les *Essais*, en désaccord avec P. Desan qui y voyait la manifestation d'une ambition diplomatique.

Les pages consacrées par A. Jouanna au catholicisme de Montaigne peuvent sembler bien timides, car pour une fois en retrait par rapport aux investigations des historiens. La question de son rapport à la Réforme catholique n'est pas posée ; était-il si « traditionnel » (p. 65) que cela dans les années 1570 ? Sa méthode d'investigation du « moi » présente quelque analogie avec l'entreprise de discernement ignatien, si bien que sa sympathie avérée pour les jésuites pourrait s'expliquer de bien des façons. De même, cette invention d'une méthode déconnectée des certitudes métaphysiques illustre l'autonomisation de la pratique par rapport à la théologie que pointait Michel de Certeau. Ses très vraisemblables inquiétudes ontologiques le poussent d'autant plus à se raccrocher aux pratiques religieuses et à cette *mediocritas* qui est peut-être d'inspiration érasmienne.

Classé dans le camp des catholiques intransigants dans les années 1560, Montaigne réapparaît sur la scène publique au début des années 1580 dans le camp, cette fois, des « politiques ». A. Jouanna rapporte avec précision son activité de maire de Bordeaux, son soutien à Henri III puis à Henri de Navarre, ses ambitions politiques et ses échecs, mais il aurait pu être intéressant d'approfondir l'analyse de ce que signifie politiquement son rapprochement avec les feuillants. La nouvelle édition des *Essais* en 1588 peut lui être un moyen de se rendre utile et de fournir une justification publique, montrant à tous que la distance à instaurer entre soi et le monde autorise finalement bien des accommodements, et peut-être aussi quelques retournements, dans l'espoir que ceux-ci servent au bien commun. Le doute montaignien peut donc conduire dans bien des directions, d'où, après la mort de Montaigne en 1592, son utilisation par des courants très différents, et la progressive prise de distance des catholiques avec cet auteur, bien que les *Pensées* de Pascal en reprennent certaines formules, par exemple sur la possibilité de déconnecter une pratique sociale de la croyance qui est censée la fonder. A. Jouanna contribue incontestablement à une meilleure connaissance de Montaigne et de son œuvre, connaissance qui nécessite complémentarité et collaboration entre historiens du politique et du social, historiens du religieux, spécialistes de la littérature et historiens des idées.

BRUNO RESTIF

1 – Philippe Desan, *Montaigne. Une biographie politique*, Paris, Odile Jacob, 2014.

2 – Recension du livre de Philippe Desan par Jean Balsamo, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 77-1, 2015, p. 281-287, ici p. 281.